

---

## 40<sup>eme</sup> anniversaire — Festival international du film Festival de Cannes 7-19 mai 1987

---

Numéro 130, août 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

(1987). 40<sup>eme</sup> anniversaire — Festival international du film : festival de Cannes 7-19 mai 1987. *Séquences*, (130), 20–31.



40<sup>eme</sup> anniversaire



Cannes  
7-19 mai 1987

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM



On nous avait annoncé un événement prestigieux pour le 40e anniversaire du Festival international du film de Cannes. Sans doute, la venue du Prince Charles et de la Princesse Diana, l'arrivée d'Elizabeth Taylor propulsée par les photographes, la présence de Jane Russell, Lilian Gish, Jean Simmons et combien d'autres vedettes ont jeté de l'éclat sur cette manifestation artistique. Il faut également signaler les différentes expositions qui ont fait, soit revivre en photographies les 40 années du Festival, soit rappeler par une collection d'affiches les grands films présentés au Festival, soit parcourir en images la carrière d'Edwige Feuillère. Il faut ajouter le colloque Cinéma et opéra présidé par Lorin Maazel qui a réuni à la fois des directeurs d'opéra et des cinéastes de renom. Tout cela — et sans doute bien d'autres faits et gestes — ont leur intérêt. Mais, pour un cinéophile, pour un critique, ce qui compte avant tout ce sont les films présentés. Comme il est matériellement impossible de tout voir dans un tel festival, il faut bien se contenter d'une soixantaine de films parmi lesquels il faut donner priorité à la compétition. Que faut-il en penser? Tout d'abord qu'elle n'a pas eu la richesse et la qualité de celle de l'an dernier. Deux traits majeurs nous ont frappés. Tout d'abord cette incursion dans le passé. En lisant plus loin les brèves critiques des films, le lecteur se rendra compte que la majorité des sujets rappellent des faits du passé. Les cinéastes semblent donc plus à l'aise dans les histoires d'autrefois que dans des événements actuels. Ah! la nostalgie. D'autre part, plusieurs cinéastes aiment le cinéma au point de le représenter aux spectateurs. C'est le film dans le film. Est-ce pour démystifier leur art? Est-ce pour instruire l'auditoire? Toujours est-il que cela commence à devenir un cliché. Mais il reste que chacun peut l'intégrer avec génie ou banalité.

On est en droit de se poser des questions sur la sélection des films en compétition. N'est-il pas étrange d'y trouver le film d'un auteur qui a déjà obtenu la Palme d'or? On comprend très bien que les films de Lindsay Anderson, Federico Fellini soient classés hors compétition. Mais Wim Wenders qui a déjà obtenu la Palme d'or pour *Paris Texas*? À quoi lui sert-il de venir chercher un Prix du jury pour *Les Ailes du désir*? Mystère qu'il serait intéressant d'éclaircir. D'autre part, quand on voit la pauvreté de la sélection française (malgré quatre films), on se demande pourquoi on a éliminé rapidement un film canadien. L'un ou l'autre des deux films choisis pour la Quinzaine des réalisateurs n'aurait pas fait mauvaise figure dans la compétition. Là encore, on peut se demander sur quels critères se base le décideur pour établir la sélection officielle. S'agit-il de l'arbitraire dont parlait le Président du jury? On aimerait bien savoir.

On trouvera à la suite tous les films présentés dans la sélection officielle, en compétition et hors compétition.

Léo Bonneville

## EN COMPÉTITION

### Les Ailes du désir (Wim Wenders)

Allemagne fédérale

*« Dès que pointe le désir, on imagine déjà quelque chose d'autre que ce qui est là: déjà luit l'éclair de quelque chose d'autre. Alors il faut partir dans la direction de l'éclair, en espérant rester fidèle au désir originel. »*

Wim Wenders

Berlin est un « lieu historique de la vérité. Et aucune autre cité n'est à ce point symbole, à ce point lieu de survie. » C'est du haut de cette ville que deux anges observent ceux qui y circulent. Ils se mêlent à eux — invisibles aux humains évidemment —, les regardent, les écoutent, découvrent leurs préoccupations, leurs sentiments. Ils circulent en toute liberté sur terre comme dans les airs et se déplacent sans déranger personne. Que cherchent-ils donc? Pas leurs semblables puisqu'ils sont des anges. Mais plutôt ces êtres déçus que sont les hommes et les femmes. Comme ils sont naturellement des messagers, ils essaient d'aider ceux avec qui ils viennent en contact. Et Dieu sait que leurs déplacements les conduisent dans les



lieux les plus divers de Berlin. Mais attention. Comme nos premiers parents dans le paradis, une défense leur interdit de « tomber » amoureux. Et c'est fatalement ce qui arrive à Bruno Ganz qui, oubliant ses distances, se prend d'amour pour une jolie femme. Comme elle,



il devient mortel. À travers la déambulation de ces deux anges masculins (Wim Wenders a élucidé le sexe des anges!), nous revoyons les lieux les plus typiques de Berlin et nous assistons à des faits divers qui nous rappellent la réalité. Servi par deux acteurs de qualité Bruno Ganz et Peter Falk et par l'oeil vigilant d'Henri Alekan pour la photo, Wim Wenders nous donne un film à la fois profond et léger qui ne cesse de nous interroger. Voilà la puissance indéniable des anges!

## Aria

*« Dans Aria, dix réalisateurs s'expriment personnellement en conjuguant la force des images cinématographiques et celle de la musique d'opéra. Pour entourer et lier ces « poèmes de cinéma » qui contiennent l'essence dramatique de l'opéra, Aria conte l'histoire simple d'un chanteur qui, dans le majestueux opéra d'une ville italienne (Crémone), se concentre et prépare la dernière grande représentation d'une oeuvre lyrique qu'il dédie à une belle jeune fille. »*

Don Boyd (producteur)

Cela aurait pu être passionnant, le résultat est consternant. L'opéra est un art noble, les auteurs en ont fait un art vulgaire. Ils se sont acharnés à mépriser, à discréditer, à ravalier l'opéra. Des exemples. Pour *Armide*, Jean-Luc Godard nous transporte dans une salle de culturistes où des bonnes femmes à poil en train de frotter le plancher trouvent plus agréable d'aller astiquer les malabars. Tout cela sur une musique de Lulli. Le pôvre! Pour *Les Boréades*, Ken Russell nous conduit dans une maison de fous où une mère maquerelle traite ses pensionnaires comme des animaux. Triste Jean-Philippe Rameau! Etc. Canulars affligeants dont les femmes font les frais devenues des mannequins de service complètement dénudés. Une obsession chez ces metteurs en scène. Un film qui n'aura pas de suite heureusement! Ce film qui clôturait le festival a fait fuir les spectateurs.

## Barfly (Barbet Schoeder) États-Unis

*« Charles Bukowski est un anarchiste de droite. Un solitaire imprégné de culture populaire qui ne s'est jamais mêlé aux artistes et poètes de sa génération. De sa vie rude d'ouvrier, il garde une haine farouche pour le superficiel et le faux-semblant. En cela, je le compare à Diogène. Quant à son oeuvre, elle s'apparente plus à celle de Céline et de Dostoïevski qu'à celle d'Henry Miller. »*

Barbet Schroeder

Le 22 septembre 1978, Charles Bukowski, dit Buko, dit Buk, a fait scandale au programme de Bernard Pivot « Apostrophes ». En direct, il s'enfila deux litres de Sancerre. Il quitta le plateau et, pendant deux jours, il continua à faire la fête avant d'aller rejoindre un vieil oncle en Allemagne où il est né. C'est cet alcoolique militant que Barbet Schroeder a décidé de porter à l'écran. Et il faut dire que Mickey Rourke incarne avec une délectation étonnante le roi de la cloche toujours prêt à boire comme toujours prêt à se battre. Mais on trouve chez ce personnage une certaine tendresse et une réelle générosité. Bien sûr, ce n'est pas le travail qui le mine, mais cet homme est prêt à suivre Wanda, une étonnante pocharde comme lui. Dans l'état où il est, il n'arrive pas à écrire beaucoup, car Henry Chiraski (c'est le nom qu'il porte dans le film) est aussi un remarquable écrivain. Reçoit-il une avance de 500 \$, tout de suite il la coule avec ses amis du bar miteux. Il faut reconnaître que voir Mickey Rourke déambuler crochement, mêche de cheveu sur les yeux, parler pâteusement, dénote un talent inouï pour rendre son personnage à la fois authentique



et sympathique. Cet écrivain abimé par l'alcool a quand même un coeur d'or. C'est ce qui fait qu'on le suit avec mansuétude. *Barfly* (pilier de bar) n'est pas un film désespérant. Le spectateur n'est pas porté à plaindre Henry mais à le comprendre. C'est beaucoup.

## The Belly of an Architect

(Peter Greenaway) Grande-Bretagne

*« C'est l'histoire d'un architecte qui vient à Rome organiser une exposition en hommage au grand architecte visionnaire français Étienne-Louis Boullée et qui, peu à peu, est envahi par un malaise psychosomatique. »*

Peter Greenaway

Stourley Kracklite et son épouse sont descendus à Rome pour organiser une grande exposition consacrée à l'architecte français du XVIII<sup>e</sup> siècle, Étienne-Louis Boullée. Mais la ville éternelle a un tout autre sens pour lui. Elle lui est plutôt néfaste. Au cours des journées, commence une dépression qui lui fera entrevoir des intrigues et des jalousies à l'égard de sa femme. Conséquence: un dégoût de lui-même qui le conduit au suicide volontaire. Il lui aura fallu six mois pour arriver à ce moment fatal. L'humour qui caractérise l'oeuvre de Peter Greenaway a tourné au noir. Si l'on admire la ville de Rome qui devient maléfique pour le héros, on constate que les Romains ont recueilli tous les vices. Brian Dennehy donne du poids au personnage de l'architecte qui, miné par ses obsessions, ne croit plus à la vie. Jamais *The Belly of an Architect* ne fera oublier *The Draughtman's Contract* (Meurtre dans un jardin anglais).

## Champ d'honneur (Jean-Pierre Denis) France

*« Champ d'honneur est un film d'aventures qui a une dimension épique aussi bien qu'intimiste. »*

Jean-Pierre Denis

Jean-Pierre Denis avait mérité la caméra d'or avec *Histoire d'Adrien* en 1980. Pour *Champ d'honneur*, il retrouve un jeune paysan, Pierre Naboulet (ineffable Cris Campion, le souffre-douleur de *Pirates*) qui remplace un conscrit et se voit mobiliser sur le front d'Alsace en 1869. Au long de cette aventure guerrière, il rencontre un petit rouquin perdu. Ensemble, ils continuent leur chemin malgré les tirs. Les événements laissent le petit Alsacien quelque part dans une ferme, tandis que le corps inanimé de Pierre erre dans une barque sur l'eau. Ce petit film





sans prétention ne manque pas de bons sentiments et de fraîcheur malgré « les horreurs de la guerre ». Les diverses langues régionales qui résonnent au cours des rencontres donnent un ton d'authenticité à *Champ d'honneur*. Mais au total il s'agit d'une oeuvre proche du folklore.

## Chronique d'une mort annoncée

(Francesco Rosi) Italie

« Mon film démontre les rouages de la responsabilité collective: à un moment donné l'individu se moule dans la collectivité pour se protéger et ne pas assumer ses responsabilités. »  
Francesco Rosi

Après *Carmen* (1983), voici *Chronique d'une mort annoncée*. Le sujet n'a pas tellement changé. Seule l'arène s'est déplacée. Empruntant l'histoire au best-seller de Gabriel Garcia Marquez, Francesco Rosi transporte ses personnages sur une grande place d'un village de Colombie, un village où la vie est partagée par l'ensemble des habitants. Le soir de son mariage, l'époux constate que sa femme n'est pas vierge. Il la répudie sur-le-champ. Honte chez la famille de la jeune épouse. Ses deux frères décident de venger l'honneur de la famille. Et c'est alors la course pour traquer le coq du village. Tout le monde sait que les deux frères mettront à exécution leur projet. Personne ne fait rien. Ce que réussit admirablement Rosi, c'est la description de



ce milieu villageois où la fête éclate. Mais, petit à petit, l'atmosphère devient lourde, le silence épais, le destin inéluctable. Le coupable paiera à la vue de tout le monde. Le scénario est construit comme une enquête (qu'on se souvienne de *Salvatore Giuliano*) qui permet d'évaluer les rouages de la tragédie. Il faut reconnaître que le cinéaste est aidé par des acteurs qui s'appellent Gian Maria Volonté, Irène Papas, Ornella Muti. Anthony Delon compose l'accusé poursuivi avec beaucoup de candeur. Vraiment à voir se déplacer les deux frères et le jeune recherché au vu et au su de toute la population, « jamais mort ne fut plus ouvertement annoncée ».

## Le Dernier Manuscrit (Karoly Makk) Hongrie

« Le film est un hommage rendu à la grande génération, malheureusement en voie de disparition, de ceux qui ont vécu pour une cause. C'est aussi une critique

de cette génération, critique jaillie de la vie même. Le défunt qui repose dans le cercueil est un grand écrivain hongrois de réputation internationale, Gyorgi Nyari. »

Karoly Makk

Ce film s'inspire d'une nouvelle de Tibor Déry, *L'Enterrement gai*, écrite après la mort d'Istvan Orkeny (l'auteur de *Jeux de chats*). Lors de l'enterrement de Georges, son meilleur ami succombe alors qu'il est en train de faire l'éloge funèbre. Énervement général. Panique. Émoi. Est-ce vrai que le défunt aurait laissé un manuscrit compromettant pour le régime, lui qui en était le porte-parole officiel? Manuscrit qui implique des gens du parti, qui dévoilerait des trahisons, des falsifications... On s'affaire partout. On chuchote. On transpire. Après enquête, toute cette machination ne serait que l'effet de l'imagination des consciences inquiètes. Cette fable serait sans doute passionnante si la confusion ne dérouterait pas tant le spectateur et si le bavardage n'était pas si constant.

## La Famille (Ettore Scola) Italie

« Je n'ai pas fait ce film pour regarder en arrière ou faire le point. Oui, cette évolution de la famille, je l'ai vécue, mais c'est surtout chez les jeunes que j'ai senti un besoin de retrouver la famille, de comprendre ce qu'elle était et ce qu'elle est devenue. »

Ettore Scola

« Famille, je vous hais », avait dit André Gide. En regardant celle que nous décrit Ettore Scola, nous pouvons avoir une certaine tendresse pour tous ces gens (ils sont nombreux) qui viennent célébrer le 80e anniversaire du « patriarche ». Et pourquoi pas se ressouvenir de cette longue existence passée dans cette immense maison d'où la caméra ne sortira pas. Il y a là tout ce qu'il faut pour créer des drames, susciter la joie, les envies. D'ailleurs, les trois soeurs ne manquent pas de se disputer. Et au cours de ces 80 ans, l'auteur évoque deux guerres, la montée et la chute du fascisme, les naissances, les mariages, les divorces, toute cette vie grouillante, animée, changeante, qui laisse derrière elle des rancœurs comme des souvenirs heureux. À voir ces gens d'une même famille défilier allègrement, s'affronter durement, se revoir joyeusement, on sent des liens qui les attachent malgré toutes les vicissitudes de la vie. Si Ettore Scola les a enfermés dans cette éclatante maison, c'est précisément pour nous montrer que tout partait de là, de ce long corridor qu'il considère comme une « longue-vue du temps », car c'est là qu'on se croise et qu'on se rencontre. « Plus que la cuisine et le salon, dit-il, car le couloir est le coeur de la maison. » Et tous ses personnages avec leurs caractéristiques sont campés avec





justesse par des acteurs de la trempe de Vittorio Gassman, Philippe Noiret, Fanny Ardant, Stefania Sandrelli. Comment ne pas être comblé par un tel film!

## The Glass Menagerie (Paul Newman)

États-Unis

« Mettre le théâtre au cinéma permet de retrouver une qualité d'écriture plutôt perdue à l'écran. Les films actuels sont axés essentiellement sur l'effet visuel, orientés vers l'action, le décor, les effets spéciaux. On ne s'attache plus à la durée du récit et au développement psychologique des personnages. La tendance de la nouvelle « culture » est à une imagination purement visuelle et sautillante, si je peux dire, procédant par petits flashes rapides. Mais on peut demander au théâtre le sens et le poids des mots et celui du temps. »

John Malkovich

(interprète de Tom dans *La Ménagerie de verre*)

Même si vous redoutez le théâtre filmé, allez voir *La Ménagerie de verre*. Si vous n'y trouvez pas une leçon de cinéma, vous y trouverez indubitablement la magie du théâtre. Tout d'abord Paul Newman a été d'une grande fidélité au texte de Tennessee Williams. De plus, il



donne à la caméra une certaine souplesse qui lui permet de pénétrer l'âme des personnages. Enfin, il a trouvé des acteurs à la hauteur des exigences de la plus belle pièce du dramaturge américain. Mais celle qui domine ce quatuor, c'est indéniablement Joanne Woodward (qu'on demeure surpris de ne pas trouver au palmarès) qui incarne une mère abusive, insupportable avec une aisance et une acuité qui désarme. Vraiment cette performance éblouit. Si, de plus, vous aimez le théâtre de Tennessee Williams, n'hésitez pas à aller voir ce film. Vous verrez une soeur discrète qu'une mère surprotège, vous verrez un frère plein d'affection pour cette soeur handicapée, vous verrez un invité pris au piège de l'amitié. Et, pendant deux heures, vous serez comblé par ce quatuor qui évolue dans un seul décor et qui remplit de satisfaction l'attente du spectateur.

## Pierre et Djemila (Gérard Blain) France

« J'ai découvert dans beaucoup de familles d'émigrés une tradition religieuse, un respect des parents et, de la part de ces derniers, une volonté de transmettre un héritage spirituel — alors que, comme le disait déjà Malraux "notre civilisation a perdu le sens du sacré et l'a remplacé par le confort et le pouvoir". »

Gérard Blain

Qu'ils sont gentils Pierre et Djemila. Mais lui est Français, elle Algérienne. Ils ont beau être nés tous deux en France, leur origine les sépare. Le père de Pierre met en garde son fils; le grand frère de Djemila la réprime sévèrement. Mais rien n'y fait. Roméo rejoint toujours Juliette. Alors ce sont les promenades à pied, en moto, l'évasion quoi! Hélas! ces courses ne peuvent que finir mal, car elles enfreignent un tabou. Leur sort est consommé. Gérard Blain n'a jamais fait de film qui s'impose. Ce n'est pas *Pierre et Djemila* qui le consacrera grand réalisateur. Son dernier film est une bluette égarée dans la compétition d'un grand festival.

## Prick Up your Ears (Stephen Frears)

Grande-Bretagne

« Une histoire de passion et d'amour vrai, très sombre et très drôle — bizarre. Un film très très anglais qui se plaît à tourner les choses en plaisanteries sarcastiques. »

Stephen Frears

(Voir critique p. 66)

## Repentir (Pokayaniye) Tengviz Abouladzé (U.R.S.S.)

« Repentir est une peinture de la tyrannie en général, un film sur la violence, le manque de respect envers la personnalité d'autrui, un film qui pourrait se passer partout et toujours. Et c'est aussi un parti pris esthétique. »

Tengviz Abouladzé

« Mon credo artistique n'a jamais changé, affirme Tengviz Abouladzé. Mon credo, c'est dire la vérité. Dans mes trois films, c'est ce que j'ai fait. Je n'ai dit que la vérité. Alors ce qui se passe maintenant... » Cette



vérité, il l'avait exprimée dès *Supplication* (1968) et *L'Arbre des désirs* (1976). Aujourd'hui, il complète sa trilogie avec *Repentir*. Cinéaste géorgien, il a toujours exposé les droits de la personne, droits bafoués et revendiqués. Une femme, fille d'un peintre torturé par le maire Varlam Aravidzé, a décidé que ce dernier n'aura pas de sépulture. Chaque nuit, elle vient déterrer le cadavre jusqu'au jour où le petit-fils





veillera et la blessera. Le procès nous fera connaître toutes les exactions du maire, toutes ses vilénies, toutes ses atrocités. Le fils du défunt a beau démentir, son propre fils n'aura pas d'autre sortie devant de tels crimes que de se suicider. Finalement, il jettera le cadavre de son père dans les décombres. À travers un film plein de surprises, de cocasseries, de détours, le cinéaste nous dévoile les abus de la dictature et l'aveuglement des fonctionnaires complices. Varlam incarne un tyran qui a chaussé les lorgnons de Béria, qui a adopté la moustache d'Hitler et revêtu la chemise de Mussolini. Il ressort de ce film touffu mais également transparent une certitude: les dictateurs finissent toujours dans la réprobation. Mais le film prend une autre dimension car *Repentir* montre combien le matérialisme élimine bêtement les valeurs spirituelles. Varlam n'a pas hésité à faire sauter l'église qui aurait mérité réparation. Et c'est une vieille femme qui clôt le film en demandant son chemin. « Où se trouve le temple? », dit-elle. « Il n'y a plus de temple », lui répond-on. « À quoi sert, reprend la vieille, un chemin qui ne conduit pas à un temple? » Comprenez qui voudra.

## Shinran (La Voie immaculée) (Rentaro Mikuni) Japon

« Jadis, alors que le Japon connaissait une grande instabilité politique et que le pouvoir était en train de passer aux mains des grandes familles militaires ou "buke", il s'était trouvé un homme intrépide pour s'élever bravement contre cet état de chose. »

Rentaro Mikuni

*Shinran* est l'histoire d'un prêtre bouddhiste qui a vécu au XIIIe siècle. Il a fondé une secte religieuse et subit avec sa famille une série d'épreuves. Le film nous transporte donc dans un pays de neige et de froid où les guerres traduisent une violence sans pareille. Des paysages désolés traversés de lumière donnent tout le pathétique de l'action. Malheureusement, le récit atteint une telle confusion, les sous-titres témoignent d'une si étrange langue française que les spectateurs s'égarer dans un métrage de plus de deux heures et quittent la salle continuellement.

## Shy People (Le Bayou) (Andrei Konchalovsky) États-Unis

« Mes films traitent des mêmes problèmes: les problèmes de l'âme. On peut voir *Shy People* comme une parabole des relations entre des pays, deux côtés du monde, les parties est-ouest ou sud-nord d'un continent ou du globe. »

Andrei Konchalovsky

*Shy People* se passe dans les bayous de la Louisiane. Un jour, une journaliste new-yorkaise décide de partir avec sa fille découvrir une parente dans un bayou isolé. Inutile de dire les difficultés rencontrées pour arriver chez ces « gens timides ». Cela nous vaut des images admirables dans les immenses marais peuplés d'oiseaux, d'insectes, d'alligators. On pense tout de même à Flaherty. Mais ce qui compte ici c'est l'affrontement de deux femmes opposées l'une par la civilisation, l'autre par la tradition culturelle. Et aussi par l'opposition entre la jeune fille délurée et cocainomane et les trois fils attardés des bayous et leur soeur enceinte. Le choc des « cultures » causera des paniques qui conduiront la mère new-yorkaise à rechercher sa fille sur un arbre perchée. Toute cette randonnée aquatique, si elle ne manque pas de pittoresque, confine toutefois au ridicule. Vraiment le film tourne

au mélo et le cinéaste ne fait guère preuve de subtilité. Il faut toutefois reconnaître que Barbara Hershey, dans le rôle d'une mère protectrice, méritait le prix d'interprétation féminine.

## Sous le soleil de Satan (Maurice Pialat)

France

« Je ne crois pas en Dieu. Je crois en Bernanos. »

Maurice Pialat

« C'est vous, le public, qui donnerez la mesure de cette réussite mais je peux déjà dire aujourd'hui comme il est enthousiasmant et impressionnant d'être, après une décennie de cinéma et près de deux cents films, le producteur du plus grand film de celui qui doit bien être devenu le plus grand cinéaste depuis Bresson. » Eh bien! le public a répondu souverainement à Daniel Toscan Du Plantier à la soirée de clôture quand il a sifflé, crié, hué pendant cinq minutes la Palme d'or offerte abusivement à Maurice Pialat, piètre récipiendaire pour son film *Sous le soleil de Satan*. Pourquoi ce tollé général pour un film à thème religieux, alors que l'an dernier pour *Thérèse* c'était l'admiration collective? C'est que tout simplement Maurice Pialat a fait de *Sous le soleil de Satan* une oeuvre profane évacuant toute transcendance. Que devient l'abbé Donissan sinon un déséquilibré emporté par le doute et obsédé par le démon. Si Georges Bernanos s'est inspiré du Curé d'Ars pour son personnage central, il serait sans doute outré de



trouver ici un Depardieu tourmenté se fouettant avec satisfaction pour éloigner Satan. Il y a là une transcription matérielle pour ne pas dire platement littérale du roman qui n'est aucunement soulevée par une inspiration spirituelle. Et puisqu'il s'agit d'un film, il faut déplorer une composition statique qui enlève toute vitalité au débat d'anîmus et d'anîma. On sort de cette projection infiniment désolé de constater un si beau livre si banalement servi au cinéma. « Je souhaite que *Sous le soleil de Satan* bouleverse bien des âmes. Le Diable introduit, il est difficile de se passer de la grâce, pour expliquer l'homme », écrivait Georges Bernanos. Hélas! je doute que le film de Pialat dérange bien des âmes. Plutôt que de parler de grâce, il faut déplorer ici la pesanteur.<sup>(1)</sup>

(1) Pour retrouver Bernanos, je suis allé voir au théâtre *Journal d'un curé de campagne* donné par Thierry Fortineau. Pendant deux heures, cet acteur venu de Marseille incarne avec passion ce frère curé aux prises avec une galerie dramatique de personnages. Et la grâce passe...





## Un homme amoureux (Diane Kurys) France

« J'ai choisi de filmer ce qui se passe dans la tête et dans le cœur d'un acteur amoureux. »

Diane Kurys

J'ai lu le *Journal* de Cesare Pavese. C'est un livre émouvant qui se termine sur une dernière phrase qui annonce son suicide, à l'hôtel de Turin, le 27 août 1950. Pour *Un homme amoureux*, Diane Kurys a résolu de faire un film sur cet écrivain dont elle est « tombée amoureuse ». C'est donc dire que nous aurons droit (encore une fois) à un film dans le film. Mais voilà que le jeune acteur américain qui interprète le personnage de Pavese téléphone à New York pour avoir des nouvelles de sa femme et de ses deux enfants. Tout à côté, une actrice attend qu'on l'emploie. Elle a un petit ami à Paris. L'acteur



américain lorgne vers la jeune fille. C'est le coup de foudre. L'acteur devient un homme amoureux. Le drame est alors engagé. Si tout a commencé à Cinecittà, les amants se déplacent en avion première classe ou en voiture de luxe de Rome à Paris et de Paris à Rome. Évidemment ce couple d'occasion ne rencontre aucun problème d'argent. Et il s'envole comme des oiseaux dans un conte de fée. Et la passion aidant, la réalisatrice, sans doute frustrée, s'en donne à cœur joie dans les scènes de lit renouvelées. Coïncidence tragique, la mère de la jeune actrice, après une longue maladie, se suicide au moment même où le faux Pavese se donne la mort face à la caméra. Décidément le hasard fait (bien ou mal) les choses. À cause probablement de tous les clichés qui encombreront le film, le spectateur reste indifférent à tous les thèmes enfilés sans grande conviction.

## Un train pour les étoiles (Carlos Diegues) Brésil

Brésil

« Mon film est avant tout l'histoire de Vinicius, un saxophoniste qui perd son innocence, ses illusions dans la tourmente bétonnée et l'environnement archaïque et futuriste de la mégapole, ainsi que le rite de passage, comme dans les sociétés primitives, entre l'adolescence et l'âge adulte, avec tout ce que cela comporte de courage et de peur. »

Carlos Diegues

Orphée cherche Euridyce. Elle est partie tout bonnement après une étreinte dans un cimetière d'autos. Alors Vinicius part à sa recherche dans les dédales de la bourdonnante ville de Rio. Il hantera les favelas,

les night-clubs, découvrira la drogue, la prostitution. Bref, Vinicius fera son initiation à la vie et passera de l'adolescence à l'âge adulte. C'est dire qu'il subira une série d'épreuves qui le fortifiera. Ce film très linéaire, malgré la musique du célèbre compositeur Gilbert Gil, n'arrive pas à nous émouvoir et même à nous intéresser. Il manque quelque chose au talent de Carlos Diegues.

## Yeelen (La Lumière) (Souleymane Cissé) (Mali)

« Ces traditions orales finissent par se perdre dans la nuit des temps. Afin de préserver ce patrimoine culturel si riche et de le transmettre aux jeunes générations, j'ai donc voulu le fixer sur la pellicule. Le thème central a pour base la religion animiste encore présentée aujourd'hui malgré la pénétration des religions chrétienne et musulmane. »

Souleymane Cissé

On connaissait de Souleymane Cissé *Le Vent*, réalisé en 1982 et primé à Cannes. Le voici de nouveau avec un film sur les rites et les traditions de son pays. Nous pénétrons dans l'Afrique magique et mystérieuse du Mali subtropical. Là vivent des ethnies diverses dont les Bambaras qui pratiquent le Koms, incarnation du savoir et le Kôné, société d'initiation dont le symbole est le vautour, l'emblème le cheval de bois et le sceptre une planche ajourée appelée l'aile du Koré. Le Pilon est l'objet magique servant à retrouver les objets perdus et à châtier les coupables. Ce sont ces rites en usage depuis des millénaires que le cinéaste a voulu faire partager aux spectateurs. *Yeelen* retrace le parcours initiatique d'un jeune homme. Son père supporte mal de voir son fils devenir son égal. Ce dernier devra quitter le foyer. Tout au long de son voyage, il est poursuivi par son père. Mais, progressivement, il acquiert la connaissance ultime et de nouveaux pouvoirs. Ce sera finalement l'affrontement d'où jaillira la « lumière ». Évidemment tout n'est pas très clair dans ce récit pour un occidental.



Mais la beauté des images, la dignité des personnages, la quête de valeurs sublimes ne peuvent le laisser indifférent. Il y a dans ce film des secrets inépuisables. Souleymane Cissé a raison d'affirmer que son film est intemporel.

## Les Yeux noirs (Nikita Mikhalkov) Italie

« Lorsque je travaille, je perds la faculté de percevoir le monde normalement. Je n'habite plus un endroit du monde, mais le cinéma. Et là, je ne suis que moi-même. »

Nikita Mikhalkov





Le point de départ de ce film est *La Dame au petit chien* de Tchekhov. Figurez-vous un Italien sur un bateau en train de prendre son café du matin. Soudain, arrive un voyageur russe qui vient s'attabler auprès de lui. Alors l'Italien commence à dérouler le tapis de sa vie: une suite d'aventures souvent rocambolesques qui le conduit en Allemagne pour trouver la belle Anna (la femme au petit chien), femme à la fois naïve et neurasthénique. Après un bref séjour sur les bords de la Volga où Anna a retrouvé son pays (et son mari), Romano rentre en Italie. Nikita Mikhalkov est un fin observateur. Rien n'échappe à ses yeux (noirs). Il scrute non seulement les lieux, les objets, mais aussi les personnages pour en capter les moindres frémissements. Il en résulte un film farci de détails significatifs, de faits révélateurs et relevé de gags amusants. Il faut dire que le « héros » est incarné par un Marcello Mastroianni au meilleur de sa forme qui compose un Romano à la fois truculent et turbulent. Il est emporté par les délices du farniente et dégage de sa vie de raté un exploit qui relève d'un film d'aventure. Personne n'a été surpris que Marcello Mastroianni reçoive le Prix d'interprétation. L'auditoire debout l'a applaudi longuement.

## Zegen (Le Souteneur) (Shohei Imamura) Japon

« Ce qui m'a le plus fasciné chez Muraoka, c'est sa simplicité humaine, son bon sens économique, très japonais. Cela ne veut pas dire que je l'approuve, mais j'ai de la sympathie pour lui. »

Shohei Imamura

*Zegen* est basé sur la vie de Karayuki-San, une sorte de marchand de femmes qui circulait entre 1900 et 1940 dans la péninsule de Malaisie. Ces femmes qu'on appelait « karayuki » quittaient le Japon vendues par leurs parents. Le spectateur assiste à des scènes pénibles où se mêlent l'insolence et la violence, où les bagarres entre filles souvent repoussantes enlèvent des cris de fauves. En somme, ce marchand de chair humaine ne cherche qu'à nationaliser les maisons closes et ainsi trouver son profit aux dépens de ces gens exploités. Film absolument délirant, lassant par des scènes de promiscuité et d'étalage, de tortures et de viols. Un film éprouvant jusqu'à l'intolérable. Est-ce possible que ce soit ce même Imamura qui nous avait donné, il y a quatre ans, la sublime *Ballade de Narayana*, film avec lequel il avait remporté la Palme d'or? Avec *Zegen*, on est à des années-lumière de la montagne sacrée.

## HORS COMPÉTITION

### Le Cinéma dans les yeux

(Gilles et Laurent Jacob) France

Pour tourner ce film, Gilles et Laurent Jacob ont visionné près de quatre cents films présentés dans le cadre du festival depuis ses débuts. Ils ont recueilli soixante-dix extraits qui vont de trente secondes à trois minutes. Aucun commentaire ne les accompagne et aucun thème n'est suggéré bien qu'au début on assiste à plusieurs scènes de guerre. C'est dire que les genres, les époques et les pays se chevauchent sans détermination. Il résulte de cet ensemble de plus d'une heure une « révision » rapide et succincte d'oeuvres qui ont marqué différentes étapes de ces quarante ans de festival. On peut alors constater que le cinéma a évolué dans les sens les plus divers comme les plus larges. Ce qu'il faut noter, c'est que les auteurs ont respecté les formats originaux des extraits choisis, qu'ils soient en noir et blanc, en couleur, en panavision, en cinémascope. Ce qui a nécessité évidemment des contraintes techniques audacieuses.

### Federico Fellini Intervista

(Federico Fellini) Italie

« À dix-huit ans, je suis entré dans un studio de cinéma et je n'en suis pratiquement jamais ressorti. Au point d'avoir l'impression de n'avoir vécu qu'une seule et longue journée... »

Federico Fellini

On sait depuis longtemps que Federico Fellini a l'intention de tourner *L'Amérique* de Franz Kafka. Pour entretenir l'espoir, voici qu'il se met en scène dans un film où il tourne précisément *L'Amérique*. Mais ce n'est qu'un prétexte. Un prétexte pour retourner à Cinecittà et nous

rappeler son premier interview avec une star vite oubliée. Et alors, avec une verve débridée, il nous montre les mille et un côtés de ce grand studio où se passent tant de choses inattendues. On assiste à une série de photographies animées pleine d'ironie, de dérision, de brouilles, de réconciliations... Bref, à la vie survoltée d'une entreprise de réalisation. Au fil de ses souvenirs, par un coup de baguette magique, Mandrake — lisez Marcello Mastroianni — ressuscite *La Dolce Vita* et se retrouve jeune avec la pulpeuse Anita Elberg. Moment miraculeux suivi d'une rencontre actuelle des deux acteurs en compagnie du metteur en scène. Moment éblouissant. Ce qu'il faut admirer surtout, c'est la puissance d'invention de Federico Fellini doublée de ses tours de surprise. Un exemple brillant: du haut d'une colline, on vient de lancer une grenade. Que voit-on au sommet: des antennes de télévision. C'est armés de ces lances que déferlent des





Indiens sur le plateau de Cinecittà. Avez-vous compris? Vous l'a-t-il assez souvent répété Federico Fellini que l'ennemi mortel du cinéma c'est la télévision. Voilà une preuve supplémentaire. *Intervista* est composé de nombreux faits divers qui tissent un tournage de film. Fellini en fait une brillante leçon de cinéma qui, si elle ne démystifie pas son travail, nous rappelle que le cinéma est un art collectif, comme l'avait prouvé antérieurement David Wark Griffith. *Intervista*, quel film admirable, génial!

## Good Morning Babylonia

(Paolo et Vittorio Taviani) Italie

« Le film est d'abord un hommage au cinéma, à Griffith, à cet esprit pionnier qui a porté certains hommes à inventer la forme d'art la plus importante de notre siècle. »

Paolo Taviani

« Il faut que le public puisse imaginer des choses... Aller au cinéma est un acte de foi. »

Vittorio Taviani

On ne descend pas de Léonard de Vinci et de Michel-Ange pour rien. Les deux plus jeunes fils de signor Bonanno<sup>(1)</sup> sont en train de restaurer le dôme de la cathédrale de Pise. Leur travail terminé, ils songent à l'Amérique où ils pourront mieux gagner leur vie. Mais les premiers mois aux États-Unis sont difficiles. Les deux frères aboutissent à San Francisco où ils trouvent un emploi au pavillon italien de l'Exposition universelle. C'est de là que les fait venir Griffith pour travailler à son film fétiche *Intolerance*. Andrea et Nicola fabriquent les fameux éléphants<sup>(2)</sup> de Babylone (nous avons déjà entrevu l'éléphant au sommet de la cathédrale de Pise). Le succès les invite à faire venir leur père. Il s'ensuit un orgueilleux affrontement entre padre Bonanno et Griffith. Il va sans dire que le film se développe dans la démesure qui était une caractéristique de l'oeuvre de Griffith. Mais c'est là que l'on voit que le cinéma est devenu la grande aventure « architecturale » du siècle, rebâtir en carton pâte ce que des siècles ont édifié solidement. Et le rêve audacieux de Griffith est d'animer tout ce monde d'illusion. Les frères Taviani ont été admirablement servis par leurs interprètes, même le personnage de Griffith est d'une crédibilité étonnante. J'avoue que la dernière partie du film m'a paru une extrapolation. La guerre 14-18 déclarée en Europe incite les deux frères à retourner outre-Atlantique. On les retrouve sur le champ de bataille; l'un du côté italien, l'autre du côté américain. Et c'est dans les bras l'un de l'autre qu'ils mourront en manipulant ultimement non un fusil mais une caméra. Finale tragico-lyrique tout à fait artificielle. Heureusement, pendant près de deux heures nous avons assisté à un brillant exploit de cinéma emporté par la musique puissante de *La Force du destin*.

1. On trouve le nom de Bonanno dans la deuxième moitié du XIIe siècle. C'est un sculpteur et un architecte pisan, auteur des portes de bronze des cathédrales de Pise et de Montreale.
2. L'éléphant est non seulement le symbole de la lourdeur et de la maladresse, mais également de la stabilité et de l'immuabilité. Il sert aussi d'attribut à la puissance royale.

## Radio Days (Woody Allen) États-Unis

« Après les films, ce qui m'a le plus influencé pendant mon enfance c'était la radio.

« Quand je n'étais pas au cinéma, j'étais pelotonné avec mon minuscule Philco. Je n'avais aucune idée de quoi mes héros avaient l'air et peut-être aurai-je été stupéfait d'apprendre que beaucoup de ceux qui paraissaient le plus féroces étaient petits, trapus, ou chétifs. La musique était toujours superbe et c'était toujours Gershwin, Benny Goodman ou Frank Sinatra. L'époque semblait plus romantique que de nos jours. Tous ces sons si beaux se sont évanouis dans la stratosphère, et les émotions d'hier, comme le reste, ont disparu pour toujours. Cette triste pensée m'a poussé à faire ce film. »

Woody Allen

(Voir critique, *Séquences*, no 129, p. 70)

## Raising Arizona (Joel Coen) États-Unis

« Arizona Junior est une comédie qui jette un regard tordu mais affectueux sur la félicité familiale. Un petit gangster raté épouse la préposée de la police qui l'enregistre régulièrement en prison, mais le bonheur des jeunes mariés vole en éclats quand ils apprennent qu'ils ne peuvent avoir d'enfant. Peut-être que les voisins qui viennent d'avoir des quintuplés ne remarqueront pas s'il leur en manque un? »

Joel Coen

(Voir critique p. 83)

## Something Wild (Jonathan Demme) États-Unis

« Dans un restaurant new-yorkais bondé, Charles Driggs finit de déjeuner, empoche la note et part sans payer. Il est observé par Lulu Hankel, une superbe brune, toute de noire vêtue et coiffée à la Louise Brooks. Driggs est plutôt embarrassé, Lulu plutôt amusée. C'est alors qu'elle lui propose de le raccompagner à son bureau, mais au lieu de cela, prend un « léger » raccourci par le New-Jersey. Après un bref arrêt, Lulu décide de faire étape dans un motel miteux. Malgré son apparence de jeune cadre dynamique, Lulu a tout de suite repéré la vraie nature de Charles: celle d'un rebelle. »

Jonathan Demme

(Voir critique, *Séquences* no 128, p. 80)

## The Whales of August (Lindsay Anderson) Grande-Bretagne

Grande-Bretagne

« Les jeunes gens qui n'ont plus la chance de connaître la vie de famille que nous avons connue et d'être entourés de leurs grands-parents, seront sûrement dépayés, peut-être même émerveillés. La faculté de s'adapter, de vivre tous les âges de la vie, cela concerne directement... tout le monde! »

Lindsay Anderson





Quel plaisir que ce film éblouissant de talent! Pourtant les interprètes ne sont plus jeunes. Qu'est-il donc arrivé à Lindsay Anderson, l'auteur des troublants *If et Britannia Hospital*, pour s'arrêter à des acteurs et des actrices de l'âge d'or? Qu'importe. Le régal artistique qu'il nous procure élimine toute explication. Adaptant à l'écran la pièce de David Berry, il est allé chercher, pour incarner les personnages, Lillian Gish (91 ans), Bette Davis (79 ans), Vincente Price (73 ans), Ann Sothern (78 ans) et Harey Carey junior (66 ans), acteur fétiche de John Ford. Et le miracle opère. Nous sommes dans le Maine, tout près de Portland, lieu de naissance de John Ford. (Le film a été tourné dans des décors naturels.) C'est là que Sarah et sa soeur aveugle Libby, viennent passer l'été. Presque seules. Elles n'ont qu'une amie, Tisha et un

voisin, émigré russe. Leur vie se passe donc à écouter un vieux disque, à sortir des photos et à aller voir les baleines qui surnagent. Mais aujourd'hui, les baleines ne se montrent plus. C'est dire que le film est basé sur des dialogues qui mettent en évidence le caractère des différents personnages. Mais avec quelle attention on écoute les remarques, les observations de chacune des deux soeurs. L'aveugle ne veut pas entendre parler d'une fenêtre panoramique dont rêve sa soeur. Mais finalement elle cédera. On vit donc lentement dans ce film, selon la démarche de ces vieilles dames. Mais toute notre sympathie est acquise à ces actrices et acteurs devant tant de métier, tant de présence, tant de dignité, tant de personnalité, tant d'intelligence, tant d'humour. Un film souvenir!

## PRÉSENCE CANADIENNE

Cette année, le cinéma canadien était représenté au festival non seulement par Téléfilm Canada mais par plusieurs provinces. Deux films faisaient partie de la Quinzaine des réalisateurs. Et c'est le film de Jean-Claude Lauzon qui a ouvert cette section avec brio. *Un Zoo la nuit* a été très apprécié du public qui a fait une ovation à son auteur.<sup>(1)</sup> Il faut en dire autant de *I've Heard the Mermaids Singing* de Patricia Rozema qui a mis en scène une petite rouquine qui accumule en série des maladroites. Elle a deux intérêts dans la vie: une admiration sans borne pour sa patronne, conservatrice d'une galerie d'art, et une passion pour la photographie. Autant elle enfle des bêtises comme secrétaire, autant elle divague en observant ses photographies. Pour se consoler de ses déboires, elle s'adresse au public en toute naïveté et simplicité. Il faut dire que Sheila McCarthy incarne cette employée avec une ingénuité qui étonne et amuse. Patricia Rozema voit dans *I've Heard the Mermaids Singing* (Le Chant

des sirènes) « une fable qui explique que si on arrive à avoir confiance en soi, on peut tout réussir dans la vie. Aucune autorité n'a le droit de penser pour vous, de dire ce qui est bien ou non, beau ou laid. Et cela autant en religion qu'en art. En revanche, l'unique chose que j'ai conservée de mon éducation calviniste, c'est le goût du travail et de la perfection. » Eh bien, ce goût du travail et de la perfection qu'on discerne dans le film a reçu sa récompense. *I've Heard the Mermaids Singing* a été primé par le Jury des jeunes. C'est dire toute l'accessibilité et la fraîcheur de ce film. La grande déception pour les Canadiens ce fut que *L'homme qui plantait des arbres* de Frédéric Back a été ignoré du grand Jury alors qu'il avait reçu une acclamation délirante de la salle. Mais Frédéric Back aura sa revanche à Annecy.

1. Voir critique p. 60 et interview, p. 10.



**I've Heard the Mermaids Singing**

## LA SOIRÉE DE CLÔTURE

La soirée de clôture est toujours attendue avec ferveur, d'autant plus que le suspense du palmarès est entretenu habilement. Bien sûr, il y a toujours des pronostics qui circulent, mais peut-on s'y fier?

Toujours est-il que réussir une clôture de festival de films est un défi insurmontable. L'histoire des festivals autant à Cannes qu'à Montréal l'atteste. Mais en cette année du 40e anniversaire, vraiment, il faut le dire, ce fut le bouquet. Sans jeu de mots. Car c'est Carole Bouquet qui a commencé par décerner la Caméra d'or (pour une première oeuvre) en traitant un critique d'idiot. Départ prometteur. Et le Prix de la Commission supérieure technique du cinéma a été attribué à Gilles Jacob, délégué général du Festival et à son fils Laurent pour *Le Cinéma dans les yeux*. On n'est bien servi que par soi-même. Et puis, présenté par l'annonceur Tchermia, Yves Montand, président du Jury, sort ses petits cartons en ayant soin de prévenir la salle que le choix des lauréats a été difficile. On le soupçonnait! Et la ronde des prix commence. Il serait trop long de relever toutes les gaffes successives. On cherche le récipiendaire. On l'appelle pour la photographie. On lui crie de sortir à gauche. C'est loufoque. Heureusement, on peut entendre des vainqueurs s'exprimer intelligemment. Souleymane Cissé remercie pour lui et pour tous ceux qui n'ont pas le droit de parole. Wim Wenders affirme que nous pouvons renouveler les images du monde, et en renouvelant les images du monde nous pouvons améliorer le monde. Marcello Mastroianni reçoit une acclamation debout et répond avec des mots d'humour et de gaieté. Ciao! Le Jury rend hommage au Délégué général pour sa contribution au cinéma.

Bis Gilles Jacob. C'est le comble. Mais la Palme d'or? On est en train de l'astiquer. La voici. Le président du Jury a soin de prévenir la salle qu'en plus de la Palme d'or suivra le Prix du 40e anniversaire. Et c'est la Palme d'or à *Sous le soleil de Satan* de Maurice Pialat, France. Cris. Hurlements. Sifflets. Hou. Cela dure cinq bonnes minutes. Catherine Deneuve traîne un paquet de tissu de sa robe qui nettoie le plancher et arrache le micro pour lancer: « Laissez-le parler Pialat. Il a le droit de parler Pialat. » Il va parler. Il s'avance avec la plaquette sur le ventre et le poing fermement dressé. Il s'écrie en visant les gens du balcon: « Je suis content pour tous ces sifflets que vous m'adressez. Et si vous ne m'aimez pas, je peux vous dire que je ne vous aime pas non plus. » Il a parlé. Cris. Sifflets. Hurlements. Jamais Palme d'or ne fut à ce point unanimement contestée. Et il faut dire que c'est le public qui a manifesté violemment sa réprobation. Les critiques, eux, parqués dans la salle Debussy suivaient sur un grand écran ce déploiement en approuvant les gens de la salle voisine qui, spectateurs attentifs, ne se laissaient pas bernier par un Jury déconsidéré. Et où était-il ce Jury? Il était sans doute évanoui dans la nature. Il ne restait plus sur la scène que ce pauvre Yves Montand dont la crédibilité en a pris un coup. Tout le monde a compris que, pour ce 40e anniversaire, il fallait récompenser hautement un film français (le premier depuis *Un homme et une femme* en 1956). Mais on ne pouvait faire plus mauvais choix. Quant au Prix du 40e anniversaire attribué à *Federico Fellini Intervista*, il arrivait bien tard. Pour faner le bouquet, on présenta *Aria* dont l'odeur fit partir les spectateurs par petits groupes...





## PALMARÈS

*Prix du 40e anniversaire (à l'unanimité)*  
*Federico Fellini pour Federico Fellini Intervista (Italie)*

### Films de long métrage

*Palme d'or (à l'unanimité)*  
*Sous le soleil de Satan de Maurice Pialat (France)*

*Grand Prix du Jury (à l'unanimité)*  
*Pokayaniye (Repentir) de Tengviz Abouladzé (U.R.S.S.)*

*Prix d'interprétation féminine*  
*Barbara Hershey pour Shy People de Andrei Konchalovsky*

*Prix d'interprétation masculine*  
*Marcello Mastroianni pour Oci Ciornie (Les Yeux noirs) de Nikita Mikhalkov (Italie)*

*Prix de la mise en scène*  
*Der Himmel uber Berlin (Les Ailes du désir) de Wim Wenders (Allemagne fédérale)*

*Prix de la meilleure contribution artistique (à l'unanimité)*  
*Prick up Your Ears de Stephen Frears pour la musique de Stanley Myers (Grande-Bretagne)*

*Prix du jury (ex-aequo)*  
*Yeelen (La Lumière) de Souleymane Cissé (Mali) et Shinran (La Voie immaculée) de Rentaro Mikuni (Japon)*

### Films de court métrage

*Palme d'or*  
*Palisade de Laurie McInnes (Australie)*

*Deuxième prix*  
*Academy Leader Variations (Variations sur des amorces) de David Erhlich plus vingt animateurs d'ASIFA*

*Troisième prix*  
*Iznenadna I Prerane Smrt Pikovnika K.K. (La mort soudaine et prématurée du colonel K.K.) de Milos Radovic (Bulgarie)*

*Grand Prix de la Commission supérieure technique*  
*Le Cinéma dans les yeux de Gilles et Laurent Jacob (France) pour une réalisation remarquablement articulée de séquences de films présentées dans le respect rigoureux des oeuvres originales.*

*Prix de la Presse internationale (FIPRESCI)*

— dans la sélection officielle

*Pokayaniye (Repentir) de Tengviz Abouladzé (U.R.S.S.) pour sa frappante dramatisation visuelle d'une analyse politique courageuse et lucide.*

— dans les sections parallèles

*Noce en Galilée de Michel Khleifi (Belgique/France/Palestine) pour sa vision profondément humaine des traditions et des déchirements d'un peuple en situation de crise.*

*Wish You Were Here de David Leland (Grande-Bretagne) pour la fraîcheur et l'humour de sa description des personnages dans un milieu social spécifique.*

*Prix oecuménique*

*Pokayaniye (Repentir) de Tengviz Abouladzé (U.R.S.S.) Dans ce film dénonçant toute forme de totalitarisme, le Jury oecuménique a lu l'affirmation de la primauté de l'homme dans ses libertés. La nécessité de son enracinement dans ses dimensions culturelle, historique et spirituelle est aussi soulignée.*

*En outre le jury oecuménique a décerné deux mentions*

*Yeelen (La Lumière) de Souleymane Cissé (Mali) Dans Yeelen, le Jury a aimé le regard porté sur l'homme naissant à lui-même à travers les ruptures, les choix et les mystères qui donnent un sens à son identité et à sa personnalité.*

*Babettes Gaestebud (Le Festin de Babette) de Gabriel Axel (Danemark) Dans une communauté aux traditions oppressantes, le repas, don d'une femme simple, redonne le goût de la fête et de la joie partagée.*

*Prix de la jeunesse*

*I've Heard the Mermaids Singing (Le Chant des sirènes) de Patricia Rozema (Canada)*

*Caméra d'or*  
*Robinsonnade de Nana Djordjadzé (U.R.S.S.)*



# LA SEMAINE DE LA CRITIQUE

La vocation de la Semaine internationale de la Critique française qui fête cette année son 26<sup>e</sup> anniversaire, a toujours été de sortir des sentiers battus et de donner leur chance à des inconnus. En effet, cette section du Festival international du film de Cannes ne présente que des premières ou secondes oeuvres. C'est ainsi que Jerzy Skolimowski fut découvert en 1965, Barbet Schroeder en 1969 et Jean-Pierre Denis, en 1980. En 1987, le premier faisait partie du Jury et les deux autres participaient à la compétition officielle.

Le choix de la Semaine de la Critique 1987 fut varié, mais de qualité inégale. Au rythme auquel le nombre de festivals s'accroît — réclamant tous des primeurs — alors que la quantité de produits purement destinés au grand écran diminue considérablement, à cause de l'emprise grandissante de la télévision sur le marché cinématographique, il devient de plus en plus apparent que les « pertes » se font rares. Cela ne facilite pas la tâche de sélection à la Semaine de la Critique et explique sans doute l'inégalité dans la qualité des sept oeuvres présentées cette année.

L'U.R.S.S. connaît son année de gloire en 1987: ses films — du moins ceux de cinéastes en marge des normes officielles maintenant réhabilités — sont partout. Mais cela va-t-il durer? *Pisma Miortvovo*



(Lettres d'un homme mort) de Constantin Lopouchanski, qu'on a pu voir il y a peu à Montréal, a inauguré la Semaine. Un homme, Prix Nobel de sciences, vit dans un sous-sol délabré, bloqué là à la suite d'une explosion atomique. Il écrit à son fils disparu lors de l'explosion due à une erreur humaine. Comment ne pas crier à l'injustice quand on voit de jeunes orphelins, trop atteints et muets depuis la catastrophe, se faire refuser l'accès à l'abri central? Lopouchanski a déjà travaillé avec Tarkovski et cela se sent dans ses images, son décor, et, surtout, son message de paix. Beau et troublant.

*Du Mich Auch* (Et moi alors) (Suisse) est un petit film réalisé par Anja Fanke, Dani Levy et Helmut Berger. Deux jeunes gens vivent à Berlin en gagnant leur vie comme musiciens. Leur relation prend soudain un tour orageux. On navigue continuellement entre le comique et le tragique. Bien menée, cette histoire de Roméo et Juliette contemporains frôle par moments l'absurde et mélange habilement légèreté de ton et gravité du propos.

Pour la première fois, la Semaine de la Critique accueillait un film néo-zélandais, *Ngati* de Barry Barclay, un réalisateur maori. Il décrit la vie dans un village maori en 1948. Un garçon de douze ans est gravement

malade. Son père ne croit pas à la médecine des Blancs et préfère les incantations du guérisseur local. Souvent prévisible, *Ngati*, se distingue par la justesse du jeu et la présence des comédiens.

La surprise de cette année a été un film du Bourkina Faso — une autre grande première. Idrissa Ouedraogo nous raconte dans *Yam Daabo*



(Le Choix) le départ de paysans burkinabés, habitant le Nord (pauvre) du pays, pour le Sud (plus riche). Primé huit fois au festival de Ouagadougou en février dernier, ce film a le mérite de sa grande sobriété et son refus du misérabilisme.

*To Dendro pou pligoname* (L'Arbre qu'on blesse) (Grèce) de Dimos Audelioudis raconte, basé sur un scénario autobiographique, un été dans la vie de deux jeunes garçons sur l'île de Chio. On aurait souhaité plus de rebondissements plutôt qu'une série de petits événements — souvent amusants — reliés les uns aux autres de façon assez décousue.

La grande déception de 1987 fut *Angelus Novus* de l'Italien Pasquale Misuraca. Ce film se veut « une évocation poétique et une réflexion sur la vie et la pensée » de Pasolini. Ce n'est pas évident: on ne le comprend que très tard — si on a eu la patience de supporter la démarche très expérimentale de Misuraca —, lorsqu'on reconstitue l'assassinat de Pasolini. Mamma mia, quel pensum!

Il revint à la France l'honneur de clôturer cette Semaine de la Critique avec *Où que tu sois* d'Alain Bergala, surtout connu pour son travail aux Cahiers du Cinéma. Un homme apprend que sa femme a une liaison. Une série d'événements tous dus au hasard (réalisateur deus ex machina) s'enchaînent à partir de cette découverte. Est-ce que par hasard, où qu'il soit, on pourrait expliquer à Bergala qu'il en faut plus que cela pour soutenir l'intérêt des spectateurs et qu'une heure et demie de complaisances, c'est très long!

On ne peut reprocher à la Semaine de la Critique de manquer à son devoir qui, comme l'a écrit Jean Roy, le coordonnateur de cet événement, consiste à « être le révélateur, la rampe de lancement de ce qui, demain, fera que le monde entier sera encore à Cannes pour son traditionnel rendez-vous. » L'existence de la Semaine de la Critique permet de justifier l'espoir et la foi qu'on peut ressentir dans l'avenir de l'oeuvre cinématographique.

Martin Delisle

